

## **Le dit des lieux**

### **Une géographie littéraire de l'exode et de la débâcle**

Aurélien d'Avout, *La France en éclats. Écrire la débâcle de 1940, d'Aragon à Claude Simon*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2023, 416 p.

Lire l'essai d'Aurélien d'Avout, c'est avant tout accepter ce que Bertrand Westphal nomme « l'indiscipline ». Car c'est bien à une « approche indisciplinée des espaces littéraires<sup>1</sup> » que l'auteur de l'ouvrage nous invite. Il entreprend d'ausculter, dans son ouvrage qui se penche sur les écrits de la débâcle de 1940 – année inglorieuse s'il en est –, « la France en éclats », un territoire que la guerre marque de son empreinte et qui, comme le révèle le beau titre, ne peut plus se dire que sous le signe de la brisure, de l'amputation, du fragment, du morcelé, de la dérive.

L'originalité de l'essai réside dans le parti pris des lieux ; il s'agit bien là d'explorer la mémoire littéraire de la débâcle et de l'exode, « événements de nature foncièrement géographique, comme leurs noms l'indiquent » (p. 8), qui mettent en crise l'espace et le récit lui-même. Il s'agit de prendre le parti du *territoire* – au sens où l'entend Yves Lacoste –, d'opérer un recentrement du regard et d'analyser, dans et par le territoire, reconfiguré par l'écriture, les conflits et rivalités de pouvoir. À n'en pas douter, nous entrons en géocritique : ce n'est plus « l'observateur saisi dans sa singularité » qui est au premier plan, mais « l'espace observé<sup>2</sup> ».

Pour rendre compte du décousu de la débâcle, pour retracer un pan de l'histoire, pour dire l'exode, Dunkerque et sa nasse (89), Aurélien d'Avout opte donc pour le territoire, comme le font bien des auteurs du corpus dont les titres sont des toponymes, signalent un lieu précis, un agencement spatial particulier : *Un balcon en forêt*, *Week-end à Zuydcoote*, *Dans le labyrinthe*, *La Route des Flandres*, *Les Décombres*, *Sur les routes avec le peuple de France*, *Le Fortin*, *Dernier été à Primerol...*

Au centre de l'analyse, la France de 1940, revisitée par le *locus*, par la frontière, par la route, le fleuve, les lignes de démarcation, les cartes, les trajectoires. La perspective géocentrée, géocritique, telle que la définit Bertrand Westphal<sup>3</sup>, suppose d'appréhender cet espace par la *multifocalisation* ; le corpus est

---

<sup>1</sup> Bertrand Westphal, « Approche indisciplinée des espaces littéraires », dans *Espaço(s) literário(s)*, Marie Hermínia Amado Laurel et Reinaldo Silva (dir.), RUA-L, n° 2 (II Série), 2013-2014, p. 23-32, [en ligne], URL : <https://proa.ua.pt/index.php/rual/article/view/8513/6011>

<sup>2</sup> Bertrand Westphal, « Pour une approche géocritique des textes. Esquisse », dans *La Géocritique mode d'emploi*, Bertrand Westphal (dir.), Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2000, p. 32.

<sup>3</sup> Qu'Aurélien d'Avout cite (p. 17), mais qui n'est cependant pas, dans ses recherches, une référence centrale.

conséquent et, convoquant des romans, journaux, essais, reportages, mémoires<sup>4</sup>, il fait fi des distinctions de genre.

S'intéressant aux enjeux politiques, idéologiques, littéraires de la mise en mots du territoire de la France de 1940, Aurélien d'Avout imbrique donc étroitement le géographique, l'historique et le littéraire. Aussi sommes-nous conviés à une traversée de la France défaite et la trajectoire qui nous est proposée (du déracinement, de la dérouté à la reconstitution), de la déterritorialisation à la reterritorialisation (pour reprendre les termes de Deleuze et Guattari) s'achève sur les moyens mis en *œuvre* pour parvenir à s'ancrer (s'encre) pendant l'événement, après, et dans la mémoire officielle.

\*

Nous partons du chapitre quatre car pour comprendre comment se découde un territoire national, pour comprendre la « perte de conscience géographique des individus » (p. 161), l'impact sur les auteurs de la brisure, encore faut-il cerner ce qu'il en est, en 1940, du sentiment national. Dans ce chapitre passionnant, Aurélien d'Avout aborde l'image, forgée par la III<sup>e</sup> République, de la France comme « être géographique » idéalisé (p. 163). Prenant appui sur les discours scolaires, le « statut pédagogique » de la géographie qui prend une « dimension politique » (p. 165), la représentation cartographique au sein des classes, les manuels pour la jeunesse, les allégories féminines de la nation, il expose la manière dont fut aiguisé « le sentiment d'appartenance nationale » (p. 164), dont fut « fixé[e] l'idée de patrie » (p. 177) et l'image d'une France harmonieuse, personnifiée, à « la perfection formelle » (p. 172).

En 1940, cette France idéale, ce territoire que la cartographie et l'imagerie ont inscrit dans les mémoires, se disloque : les trajectoires ne sont plus linéaires, les cartes sont manquantes ou défailtantes, le front est fuyant, l'ennemi, invisible, est nulle part et partout et le labyrinthe, chez Vialatte, Robbe-Grillet, Simon, « apparaît comme le dispositif spatial le plus à même de traduire [cette] perte de conscience géographique » (p. 234). Désormais, l'« errance physique est [...] symptomatique d'une errance identitaire plus intime » (p. 239).

À la belle France des cartes de salles de classe, ordonnée, protégée en ses frontières, se substitue alors, dans les écrits des auteurs, un territoire « en éclats », à la dérive. Les toponymes, par leur surabondance ou insuffisance, suscitent « un brouillage de l'espace romanesque » (p. 253 et *sq.*) ; ils semblent « démis de leur fonction indicatrice » (p. 285). Le point de vue se fragmente, se restreint comme le révèle la référence à Jean Kaempfer (p. 258-259) qui oppose le « récit impérial », « surplombant », au « récit de guerre moderne ».

Aurélien d'Avout jamais n'oublie que « la géographie romanesque [...] se soumet aux lois de la stylisation<sup>5</sup> » et il s'attache (au grand plaisir du lecteur) à la

---

<sup>4</sup> Le corpus principal s'appuie sur des œuvres d'Aragon, Bloch, Boileau-Narcejac, de Gaulle, Gracq, Merle, Némirovsky, Rebattet, Robbe-Grillet, Saint-Exupéry, Sartre, Simon, Vialatte, Werth.

« poétique de la transposition<sup>5</sup> ». Sa géocritique, qui propose une approche stylistique et poétique, est aussi une géopoétique et l'on est frappé par les images qui donnent à voir un pays qui se « désentripaille » (p. 33), comme le dit Saint-Exupéry, par les analyses pointues, souvent brillantes, nourries de références, qui rendent compte de l'espace national « strié » (p. 68), morcelé, de la dépossession spatiale et de la réappropriation de l'espace public par l'occupant (*id.* et *sq.*).

S'appuyant sur « les notions antithétiques de *locus terribilis* et de *locus amoenus* » (p. 77-115), l'auteur aborde la poétique du récit de guerre. Et c'est toute une géographie polysensorielle qui est alors convoquée : en sus du visuel, du pictural, de la tapisserie, de la photographie (p. 97), l'auteur nous donne accès à un paysage sonore, à la « saturation acoustique » (p. 84) et s'interroge, avec Aragon : comment dire Dunkerque ? Quelle « métaphore pour [...] parler de Dunkerque » (94) et pour approcher sa vérité ?

Avec Simon, Malaquais, Sadoul, il nous offre des « variations bucoliques » (p. 102 et *sq.*) et voilà que la guerre s'en trouve « neutralisée », « déréalisée » (p. 104). Avec Gracq, « le récit de guerre se transforme en récit poétique » (p. 110), mais si la réalité guerrière est parfois suspendue, jamais elle n'est effacée, et le calme, toujours, est « factice », comme dirait Malaquais (p. 115).

C'est peu dire qu'on voyage dans ces pages, de Paris à Vichy, sur les routes de l'exode, dans l'espace aérien et fluvial, du panorama alpin à Dunkerque, sur la route des Flandres, dans les contrées du Nord et de l'Est...

L'espace-temps n'est guère oublié et tout un chapitre lui est réservé. Reprenant la notion de « paysage-histoire » chère à Gracq, Aurélien d'Avout adopte une démarche stratigraphique, et enquête sur la mémoire culturelle des lieux. Voici qu'émergent alors, par-dessous et par-delà la débâcle de 1940, le « souvenir de batailles antiques », celui des « guerres des temps jadis » (p. 123, 127) et les terres du Nord et de l'Est révèlent, chez Aragon et Simon, l'« éternel retour géographique » de la guerre (p. 124). Les vestiges, les lieux de mémoire, les strates, monuments, cimetières, mémoriaux, tout ramène les soldats de 40 dans les pas des pères qui sont, dit Sartre, « là, morts et répandus partout » (p. 131). Hantant le territoire, « les fantômes du passé » (*id.*) se rappellent à leur mémoire et la débâcle « apparaît [...] comme une réplique dégradée du précédent conflit ». Des auteurs puisent dans le passé ancien, dans le temps jadis, dans les références bibliques, pour dire, comme Green, *La Fin d'un monde*, pour dire l'exode et « la perspective d'une terre promise » (p. 137 et *sq.*). Et c'est un espace-temps détraqué qui est mis en scène, comme le révèlent les développements sur l'anachronie de l'armée (p. 145 et *sq.*), la disparition ou la panne des horloges, le motif de la montre cassée (p. 154).

Mais les auteurs, qui mettent en scène un territoire débâclé, composent et recomposent ; ils « opposent [...] à la décomposition effective du territoire un

---

<sup>5</sup> Yves Baudelle, « Cartographie réelle et géographie romanesque : poétique de la transposition », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], n° 8, 1997, URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/10721>

<sup>6</sup> *Id.*

projet inverse de recomposition » (p. 287). Devant la France défaite, ils œuvrent à sauvegarder leur « patrie intime », à édifier une « patrie intérieure » (p. 289). Les belles pages de la partie trois explorent les modalités pour trouver refuge, trouver de nouveau à s'ancrer. Quelles sont-elles ? Elles se déclinent au passé, au présent et au futur. Ce sont les métaphores exupéryennes, l'aviateur-poète cherchant dans la maison d'enfance, le foyer d'antan un « refuge inaliénable » (p. 294) et trouvant une boussole dans l'amitié (p. 293-297) ; ce sont les échappées scripturales et mémorielles de Merle, de Braudel qui, contre les barbelés des camps, plongent dans « un espace mental de substitution » car « penser c'est s'enfuir » (p. 301-304) ; c'est le contact, « dans le présent de l'exode », avec des « paysages régénérateurs » (p. 306 et *sq.*), ressuscitant « l'idée d'un espace national » préservé tel le Val de Loire d'Aragon. C'est la cathédrale à bâtir, le « penser cathédrale » (p. 315) de Saint-Exupéry, projection vers un possible, « une communauté de citoyens libres et autonomes, mais solidaires » (*id.*).

Et le paysage se recompose également « dans l'après-coup du conflit » (p. 325). C'est alors en récapitulant, en retraçant sa trajectoire, par la carte, par l'enquête géographique sur le terrain, par la reconstitution, que certains auteurs, Bloch, Simon, tentent de se ré-ancrer. Nombreux sont ceux qui reviennent, après, sur les lieux (Gracq, Simon, Aragon), « la présence physique favoris[ant] les réminiscences » (p. 333), fécondant l'écriture.

C'est sur « la bataille des mémoires » que se clôt l'ouvrage qui suit alors deux trajectoires, celle de De Gaulle dans ses *Mémoires*, celle d'Aragon et des *Communistes*. Deux textes, nous dit l'auteur, « au service d'une entreprise de reconstruction et de justification du passé » (p. 348) et qui permettent de s'interroger « sur la stratégie mémorielle [d]es deux principaux partis politiques de l'après-guerre » (p. 349). À l'exilé qui, par la voix, par les ondes, tente d'« atténue[r] la réalité de son exclusion géographique » (p. 353), s'oppose le communiste fort de son ancrage sur le sol national ; à l'appel du 18 juin, décentré, s'oppose l'appel du 10 juillet de Thorez et Duclos, territorialisés. Mais, on le sait, cette bataille des mémoires conduira à « l'amnésie française », comme le dit Nelly Wolf, une amnésie orchestrée par le récit gaullien et qui passera « à la trappe » « la campagne de mai-juin 40, l'étrange défaite, le million de soldats retenus en captivité, la collaboration<sup>7</sup> ».

\*

Il me faut conclure par un aveu : ma formation littéraire fait que j'ai un peu vécu cette plongée dans le territoire de 1940 comme un véritable dépaysement dans tous les sens du terme. Aurélien d'Avout oblige à sortir des sentiers critiques habituels. L'exercice qu'il a entrepris était périlleux : son « indiscipline » le porte non seulement à « reprend[re] les acquis fondamentaux » de nombre de théoriciens qui ont exploré le champ de la

---

<sup>7</sup> Introduction de Nelly Wolf, dans *Amnésies françaises à l'époque gaullienne (1958-1981)*, Nelly Wolf (dir.), Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2011, p. 8.

géographie littéraire, mais aussi à « s'en distingue[r] » et à « porter les catégories d'analyse de la géographie littéraire sur le terrain de l'histoire », à « met[tre] également en évidence la dimension politique des textes » (p. 17-18). S'il y réussit sans l'ombre d'un doute en ce qui concerne la relation entre géographie et III<sup>e</sup> République, il nous semble que le géocentrisme a un peu tendance ici à aplatir les divergences politiques et idéologiques des auteurs du corpus principal qui va d'un collaborationniste antisémite comme Rebatet, au communiste (Aragon), en passant par un libertaire (Werth), un apolitique (comme l'était Merle en 1940), de Gaulle, Némirovsky...

Il n'en reste pas moins que *La France en éclats* est un bel ouvrage qui, explorant un « drame oublié » (p. 5), revisite une amnésie française par une approche interdisciplinaire féconde, et nous porte à dépasser nos frontières, nous ouvre des horizons.

Un pari risqué donc, mais un pari réussi, sans jargon, avec « une indiscipline bien tempérée<sup>8</sup> » et avec brio.

Anne WATTEL  
*E. A. Analyses Littéraires et Histoire de la Langue*  
(E. A. 1061 – ALITHILA)  
Université de Lille  
annesw@wanadoo.fr

---

<sup>8</sup> Bertrand Westphal, « Approche indisciplinée des espaces littéraires », article cité, p. 31.